
Il nous restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux

Par Claude Millet et Paule Petitier

Pierre Bergounioux, Claude Millet et Paule Petitier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/903>

DOI : 10.4000/elh.903

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 105-116

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Pierre Bergounioux, Claude Millet et Paule Petitier, « Il nous restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/903> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.903>

Tous droits réservés

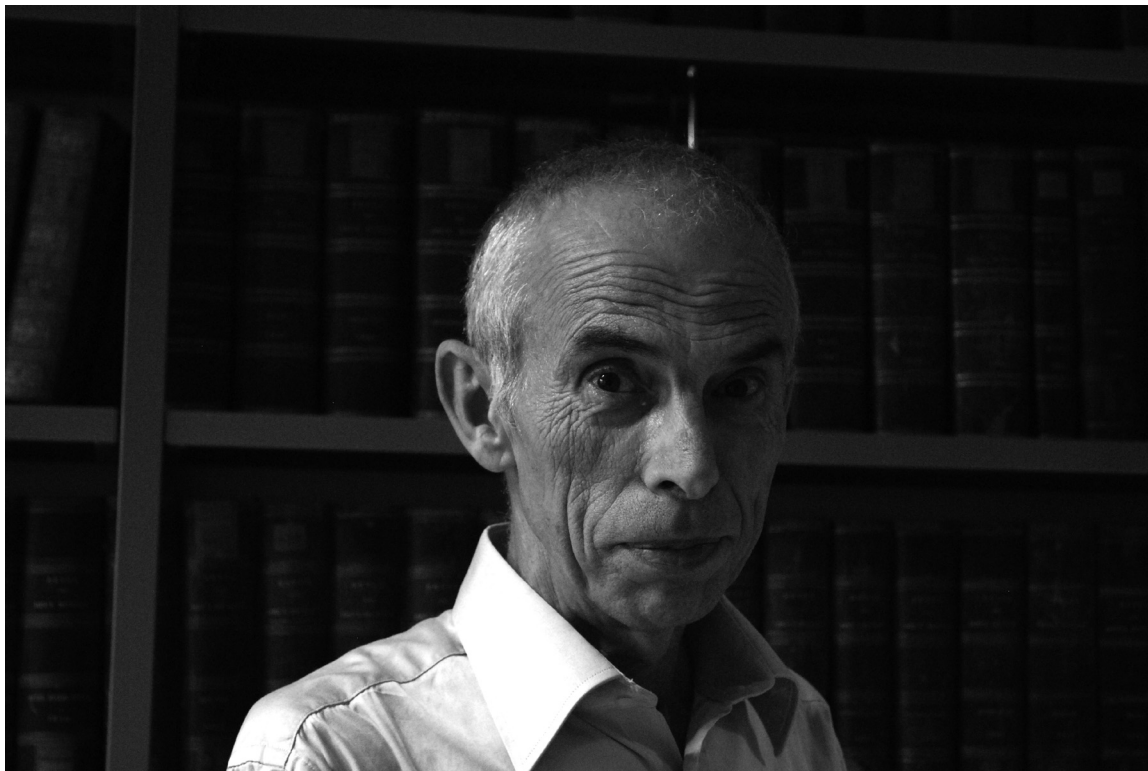
Il nous restait les détails

Entretien avec Pierre Bergounioux

*P*IERRE BERGOUNIOUX est né à Brive en 1949. Détail d'une date, d'un lieu de naissance, mais qui marque la totalité d'un destin, et d'une écriture. « Si nous avions le choix, écrit-il dans *La Puissance du souvenir* dans l'écriture (*Pleins Feux*, 2000, p. 37-38), notre mot à dire lorsque nous attendons notre tour dans l'antichambre des limbes, j'aurais demandé à venir avant ou après. Les deux existences distinctes, ennemies que j'ai eues, dans l'espace de ma vie, m'auraient été épargnées. Avant, j'aurais été d'un bout à l'autre de plain-pied avec le petit pays embroussaillé, assoupi où je suis né. Après, j'aurais été du monde. Je ne porterais pas le deuil d'un paysage avec lequel j'ai fait corps, des êtres, des choses que j'aimais, que je n'ai cessé de regretter. Dans les deux cas, j'aurais vécu accordé mais c'est ce que l'heure qui fut la nôtre nous a refusé. » Dans l'entretien qu'il nous a donné, Pierre Bergounioux creuse à nouveau la fracture de ce désaccord de soi à soi, du lieu replié de la Corrèze, strié des traces d'un passé immémorial, au lieu ouvert, lissé où s'accomplit vite et obscurément la grande histoire, le monde. Fracture de l'espace et du temps, à jamais livrés à la disproportion, la désarticulation du tout et des particularités qui le composent. Fracture d'un moi, mais qui se pense comme « collectif individué », et qui entend, par l'écriture, être le sujet historique d'un destin commun.

PP. J'ai lu les deux volumes de votre *Carnet de notes*. Chose intrigante, dans ce journal en continu où vous tenez un registre minutieux de vos activités, il est fait très peu mention des événements de l'histoire contemporaine. Le 10 mai 1981, vous notez : « Nous allons voter sous la tenace grisaille. » En 1988 : « Mitterrand a été réélu et ça ne changera rien à rien. » Vous mention-

nez de façon très incidente quelques autres faits comme la chute du mur de Berlin, les manifestations provoquées par la mort de Malik Oussekiné, en 1990, auxquelles votre fils aîné participe. Il y a quelques notes sur les grandes grèves de l'hiver 1995. Mais, de façon globale, l'histoire apparaît comme un détail par rapport à cette masse d'informations sur le labourage quotidien auquel



Cliché © Juliette Laurent

la vie vous oblige. Est-ce que cette relative absence de l'histoire s'explique par votre prédilection pour l'approche sociologique, où les événements ne sont pas considérés comme significatifs mais sont plutôt mis à l'arrière-plan par rapport à une autre durée, celle des grands cycles?

À partir du début des années quatre-vingt, j'ai perdu l'espoir, en politique. Ce qu'on appelait, dans ma jeunesse, les « forces de progrès », le bloc socialiste, les partis communistes européens, les mouvements de libération nationale, ont été défaits partout sur la terre. C'est le début de la restauration, la première vague de la contre-offensive libérale. L'alternative à laquelle l'humanité était confrontée depuis un siècle avec, d'un côté, l'appropriation privée de la force de travail, de l'autre, la répartition équitable de son produit, s'est dénouée au profit, si je puis dire, du premier terme. Comment ne pas adopter une attitude distante, désenchantée vis-à-vis du débat politique lorsqu'il élude ce qu'on tient pour le vif du sujet? On ne se refait pas. Les grandes espérances de ma jeunesse ont été balayées par le cours des choses. Le rêve millénariste qui avait germé dans les casernes d'esclaves de l'Antiquité, traversé les siècles, commencé à prendre corps, s'altère, tourne au cauchemar et disparaît, peut-être irrémédiablement, de la réalité.

PP. Est-ce que ça veut dire qu'on ne fait pas la chronique d'une défaite? Vous pourriez, dans ce cas-là, dresser le constat que

vous dites en restant attentif à ce qui, dans la réalité, manifeste ce virage historique. Vous choisissez de tenir pour accessoire, à l'écart de votre vie, ce qui relève d'une catastrophe historique...

Ce qui, à tout le moins, ne mène à rien de ce que j'ai regardé, et regarde encore, comme le seul rapport acceptable, c'est-à-dire égalitaire, que les hommes puissent contracter. Ni moi, dans ma sphère microscopique, ni ceux entre les mains desquels reposait le destin du genre humain, n'avons su parvenir à nos fins.

CM. Alors, ce qui reste de l'histoire, c'est un détail. Par exemple, un tableau qui pourrait être la chronique d'une défaite, *La Mort de Brune*.

Je suppose que la perte d'intérêts vivants, brûlants, planétaires a laissé affleurer des couches enfouies de l'existence, des expériences passées, privées auxquelles je n'avais pas eu le temps de faire autrement réflexion, tourné que j'étais vers l'avenir, occupé du présent.

Autre chose, encore, à moins que ce ne soit la même. Il me semble être né, avoir vécu, pour commencer, en marge de l'histoire. Notre courte personne, sa brève saison accusent, condensent les propriétés génériques, proprement sociologiques, du groupe d'appartenance. Le mien, la population clairsemée sur les terres pentues du bas Limousin, a conservé au-delà du milieu du siècle dernier des usages, des vues, un langage qui étaient ceux du

siècle précédent, de l'Ancien Régime, de la Gaule romaine. La paysannerie parcellaire, qui formait le gros de l'effectif, parlait un dialecte occitan quatre cents ans après que l'édit de Villers-Cotterêts eut prescrit l'emploi du « langaige maternel françoys » dans les actes publics. L'exploitation du sol était archaïque. J'ai vu travailler les bêtes, sous le joug. Le sol, acide, trop mince, portait à grande-peine quatorze quintaux de seigle à l'hectare, la même superficie, sur les limons fertiles de la Brie et de la Beauce, quatre-vingt-cinq, de froment. J'ai connu des gens illettrés, des femmes, surtout. Nous étions séparés de cinquante lieues des grandes villes, des centres universitaires, Bordeaux à l'ouest, Clermont-Ferrand à l'est, au sud, Toulouse. Paris, à cinq cents kilomètres, au nord, menait l'existence imprécise, douteuse d'un rêve. Il se ramenait aux images tourbillonnantes, grises, des studios Pathé qu'on découvrait, une fois par mois, aux « actualités », avant le film.

Lorsque l'écho de l'histoire, celle des manuels, atteignait ces marges anachroniques, muettes, c'était tragiquement, toujours – la mobilisation de 1914 qui jette la paysannerie sur les tonnantes frontières du nord et de l'est, l'invasion de la zone libre, en 1942, et l'intrusion de la barbarie.

Le tableau intitulé *La Mort de Brune* représentait l'assassinat, en 1815, dans Avignon, de ce compatriote, qui était devenu maréchal d'Empire. Son étrangeté, à mes yeux, tenait à ce que l'histoire, comme événement, nous était étrangère. Elle avait ses lieux d'élection, la capitale, les plaines fertiles,

les carrefours stratégiques. C'est là que les peuples vidaient leurs querelles, qu'on paraphrait des traités, chantait des *Té Deum*, qu'oscillait le sort des empires et des nations. Mais nous vivions dans les replis de la terre et nous n'en savions rien.

CM. *La Mort de Brune* est centrée sur le choc entre un monde immémorial et l'intrusion de l'histoire dans les années cinquante. Celle-ci tient dans un détail, une image, une toile accrochée au mur du musée municipal. Or elle figure un assassinat, qui est aussi le triomphe de la contre-révolution.

Brune incarne, à sa manière, la passion française par excellence, qui est, selon Tocqueville, l'égalité. Il est tombé en disgrâce auprès de Napoléon parce qu'il s'obstinait à employer, dans ses ordres et proclamations, les termes d'armée « française » ou « républicaine », au lieu d'« impériale ». Il a été abattu, sauvagement, par les sicaires de la Terreur blanche qui accompagne la Restauration, en 1815.

PP. Dans votre journal, vous faites souvent allusion à votre difficulté à trouver des titres. C'est Jacques Réda qui vous les fournit, la plupart du temps. Mais là, pour *La Mort de Brune*, c'est vous qui l'avez choisi, défendu. Il avait donc une importance particulière.

Oui, celle, vibrante, tenace de ces moments de perplexité grande par lesquels on passe, enfant. Le

garçonnet – la fillette – demande à l’adulte qu’il – elle – deviendra de lui fournir l’explication rétrospective, rétroactive du mystère auquel il s’est heurté. Une bonne partie de ma vie seconde s’est passée à tenter de porter au jour ce que le temps d’avant, le mien mais celui, collectif, de ma petite patrie, comportait d’informulé, donc d’aliénant. C’est pour s’en déprendre, être soi, au monde réel, au présent, que j’essaie de le comprendre.

Bref, Jacques Réda, selon l’usage, a poussé de hauts cris, levé les bras au ciel. Mais le gosse qui demeure tapi en chacun de nous et, parfois, passe le bout du nez, s’est opiniâtré. De guerre lasse, Réda lui a cédé ce titre médiocre, emprunté à un non moins médiocre tableau qu’on peut toujours voir au musée de Brive.

Nous sommes parmi les derniers à être entrés dans la dynamique historique, à avoir échappé à l’emprise de la géographie – du sol, des immobilités – dont elle s’affranchit laborieusement, lentement, selon Michelet. Ce désir de rompre la tutelle du lieu, j’ai cru le reconnaître dans une antique berceuse qu’on m’a chantée, autrefois. Elle disait, en patois : « Penso-te, mountanhe, lèvo-te, vallou » – « *Penche-toi, montagne, lève-toi, vallon* ». Quelqu’un, je ne sais qui, a senti l’oppression, sur les âmes et les cœurs, de la contrée cabossée, hirsute, indigente dont nous étions les habitants mais les otages aussi, et l’a dit dans sa langue ingénue, plaintive.

CM. Ce monde porte, à sa surface, des traces enchevêtrées, qui renvoient à un

passé plus lointain. Il n’exclut pas encore la possibilité d’un rapport pacifié entre la partie et le tout, le détail et l’ensemble. J’ai relevé trois images de cette intégration. La première, c’est dans *Les Forges de Syam*. Vous dites, à la fin, qu’elles réunissent le local et l’universel. La deuxième, c’est, dans *La Mort de Brune*, l’escalier que gravit le narrateur enfant et qui lui sert d’instrument mnémotechnique. Les paliers représentent les idées générales de la leçon, les marches le détail. On a là un modèle vertical, assorti à la hiérarchie des connaissances. On s’élève à la généralité par étages successifs. La caractéristique du local serait cette tentative naïve, spontanée d’appropriation à l’ensemble. On retrouve pareil rapport, mais en plus problématique, dans *Miette*. Le personnage principal bourre les chaussures avec des journaux qui parlent du Front populaire, du président Coty. L’histoire, quoi qu’elle passe au loin, infiltre les lieux restés à l’écart de son cours.

Le tournant de la civilisation, au milieu du siècle dernier, a provoqué l’interférence de flux séparés de la durée, l’insensible, la longue, la sourde de la périphérie et la succession précipitée d’événements éclatants, qui est la marque de l’histoire contemporaine.

La période de transition, les zones de contact obligeaient à tenir ensemble des échelles d’inégale grandeur, des séries causales hétérogènes. Les gens

de ma génération étaient écartelés entre un particularisme pesant, persistant et la révélation, l'action dérangeante, à la fois destructrice et libératrice, d'un monde extérieur qui se confondait, pour nous, avec l'âge ultérieur. J'ai mobilisé spontanément les ressources locales, l'escalier monumental, par exemple, d'un hôtel Renaissance délabré où j'apprenais le solfège et les rudiments de la composition musicale. Les livres renvoyaient invariablement à des endroits où je n'avais jamais mis les pieds, dont je n'avais aucune idée. Alors je plaçais, à mon insu, derrière les mots, des lieux familiers qui leur étaient plus ou moins apparentés. C'est longtemps après que j'ai pris conscience de cette activité mentale qui échappait à ma conscience et que me prescrivait le dénivelé entre l'expérience indigène, la vie locale et la culture lettrée, le plan général. Cueco, qui m'a précédé à cette table, n'a pas fait autrement. Il a dessiné des brins d'herbe...

CM. Comme Rembrandt...

Oui, mais faute de mieux. Rembrandt avait aussi sous les yeux l'opulence de la vie hollandaise, les fastes de la bourgeoisie calviniste, lorsque les Pays-Bas rapportaient des Indes orientales et des mers du Sud les épices, la soie, les bois et les métaux précieux. En 1950, Cueco n'a rien d'autre sous les yeux que les immuables « bestes à layne » et les prés de la vieille Corrèze.

L'invention littéraire, plastique, scientifique n'enferme pas sa propre raison. Elle est toujours adossée à un vouloir collectif, à de vastes desseins, à

une politique. La splendeur des peintures italienne ou hollandaise est indissociable du dynamisme des cités-États de l'Adriatique ou des Provinces-Unies, l'éclat de la littérature française classique, de la société curiale-absolutiste. Les gens de ma sorte, et Cueco en est, ont vécu, agi, essayé, à la jointure inconfortable de deux âges, celui de la société agraire traditionnelle et le soudain tumulte de la modernité.

Si, comme je le suppose, nous ne sommes, chacun, que du collectif individué, de l'histoire incarnée, je mettrais assez volontiers au compte du particularisme historique, c'est-à-dire anhistorique, qui m'a bercé certain tour d'esprit vétilleux, myopie constitutionnelle dont je suis affligé. On n'avait pas l'intuition de la syntaxe globale. Un mot de Virginia Woolf, que rappelle Pierre Bourdieu : « Les idées générales sont des idées de général. » Le développement inégal, les disparités régionales avaient placé au loin, hors de notre portée, les choses grandes, les faits importants, c'est-à-dire chargés de conséquences, les lumières véritables. Il nous restait les détails. C'est avec le peu qui nous était alloué qu'il fallait chercher à deviner la totalité qui s'éveillait, au loin, et dont l'existence soudain révélée troublait la nôtre. Si brutale, cuisante était la rencontre qu'on pouvait être tenté de s'en détourner, choisir le repli autistique – « ne pas être, dormir, rêver, peut-être ».

PP. Vous dépassez cette limitation en rendant au détail ce qu'il peut avoir d'es-

sentiel, au chevron, par exemple. C'est un aspect du paysage que les gens de votre contrée ont toujours sous les yeux mais qui est, pour eux, matriciel. Il y a, chez vous, une tendance à chercher, sous la petite chose, un archétype ou un idéal-type, pour reprendre un terme que vous employez dans votre journal. Vous dites avoir croisé, au supermarché, telle ou telle personne que vous regardez comme l'idéal-type de telle ou telle classe sociale.

C'est un concept, extrêmement puissant, de Max Weber. Il peut, éventuellement, ne coïncider jamais avec aucun individu empirique. Mais il englobe la totalité des membres d'une caste ou d'une classe apparue, à un moment donné, dans une société déterminée, chef charismatique, entrepreneur protestant pessimiste, agent d'une bureaucratie rationnelle... Pareil instrument de compréhension n'a rien de platonique, de livresque. On peut l'engager dans la vie pour y voir plus clair, mieux – ou moins mal – se déterminer.

PP. C'est quelque chose qui vous écarte, vous sépare du monde rural que vous avez décrit dans *Miette*.

C'est un produit de la culture savante, une invention de la bourgeoisie allemande citadine, cultivée. Et, pour le coup, ce n'est pas seulement mon canton natal mais tout le pays qui est resté à la traîne d'importantes avancées de l'Europe occidentale. Il a fallu attendre le milieu des années

soixante pour que l'ouvrage majeur de Weber, *Économie et société*, soit traduit, 2004 pour que nous devenions accessibles ses *Œuvres politiques*, qui sont étincelantes. Cela vaut aussi pour la philosophie. Les leçons professées en 1920 par Husserl sur la synthèse active et la synthèse passive viennent tout juste de paraître en français. Quatre-vingt-dix ans après. Le provincialisme n'est pas une spécialité provinciale.

CM. Vous êtes très sensible à cette question des différences de rythme, au fait que la durée est hétérogène, qu'on vit dans des temps différents, qui nous déchirent. Vous donnez une dimension historique à ce déchirement lorsque vous dites que c'est votre génération qui est contemporaine du grand passage de la France rurale à la France urbaine. Vous en témoignez, dans votre écriture. Cette question du local, qui est celle, aussi, du détail, me semble ancrée dans votre existence, et non un problème abstrait. La hantise de la disproportion revient en permanence, par exemple les petites voitures de l'enfance qui passent, soudain, à l'échelle 1, à Cuba, dans *Back in the sixties*. Il y a aussi le fait que le passage d'un monde à l'autre n'a pas résorbé l'ancien.

De qui cette phrase énorme : « Rien ne se perd ni ne meurt dans la grande temporalité. Tout sens fêtera un jour sa renaissance » ? Mikhaïl Bakhtine ?

Hegel? Je ne sais plus. Moins grandiloquente mais très pénétrante, une remarque de Groddeck: « On a tous les âges à chaque instant. » D'avoir été l'hôte de mondes successifs et différents et de se souvenir induit un trouble chronique dans l'existence. L'inquiétude est la modalité subjective des ruptures et des sautes du monde objectif, de la relativité vécue du réel. J'ai découvert, à l'adolescence, que ce que je croyais nécessaire, solide, suffisant, éternel était dépourvu de consistance, de sens à un autre point de vue, extérieur, dont j'ignorais tout. Et que cette extériorité, par son poids, sa puissance, sa légimité, constituait le principe véritable de réalité. Quelle commotion cérébrale, quelle courbature infinie! Ce sont les termes de cette contradiction qu'il faut tenir ensemble, dans la pensée mais dans la vie, aussi, puisqu'elles accusent leur empire consécutif, leur profonde, inoubliable prégnance.

CM. Est-ce que le détail peut devenir le fil du devenir? À la fin des *Forges de Syam*, vous rappelez qu'un consortium a récemment acquis cette petite manufacture du début du XIX^e siècle restée inchangée – à deux détails près, dites-vous. On découvre, sur un tableau qui la représente en 1830, un passant habillé à la mode d'alors, et puis le clocheton n'est pas à la même place.

Le Jura, où j'avais mené cette petite enquête, s'est trouvé, voilà deux cents ans, à la pointe de la révolution industrielle, de l'initiative prométhéenne qui a changé la face du monde. Un petit laminoir

datant du Premier Empire a pu survivre aux bouleversements technologiques qui se sont succédé dans l'intervalle, tourner toujours. Il en va tout autrement des régions rurales pauvres. Lorsque le présent les a rejointes, il ne les a pas entraînées, à sa suite, vers l'avenir. Il les a périmées, renvoyées au passé, celui des « moins bonnes terres » de l'économie politique dont elles relevaient. C'est la mise en sommeil, le retour à la friche des sols médiocres, inférieurs aux seuils actuels de rentabilité.

Ma province n'a vécu, duré que d'être séparée, de l'autarcie matérielle, linguistique à laquelle l'éloignement, le relief accidenté la condamnaient. On produisait pour sa propre consommation. On parlait patois. On ne s'éloignait pas. Le dehors, lorsqu'il nous a atteints, nous a notifié que les temps étaient accomplis. La preuve, c'est que, au lieu d'acclimater ses procédés, d'appliquer les moyens nouveaux qui étaient les siens, les moteurs, la monnaie, le français, aux vieilles choses, on les a quittées. On a pris le chemin de l'exil et c'était sans retour. Avec de meilleurs yeux, j'aurais vu ce qui se passait. Il y avait de moins en moins d'enfants sur la place du village, après l'école, et de plus en plus, apparemment, de vieilles gens. Les petites boutiques fermaient leurs portes et des maisons qu'on avait toujours connues habitées, leurs volets. Les résineux à révolution rapide ont envahi les cultures et les pâtures, le silence des grands bois étouffé la rumeur de la vie et un monde qui datait du néolithique a disparu en deux décennies.

CM. En même temps, vous n'êtes pas nostalgique d'un passé dont vous dites qu'il était dur, violent, inégalitaire.

Oui, de dure nécessité, sans ouverture, largesses ni libertés. Non seulement il se ressentait de la médiocrité du sol, de la rigueur du climat, mais sa misère matérielle se doublait d'une profonde disgrâce symbolique, d'un pour-soi déficient doublé d'un pour-autrui aussi plantureux que dénigrant.

Au nombre des expériences traumatiques du déracinement, les premières équipées, en voiture, à la grande ville, les vastes avenues inconnues, la difficulté de trouver son chemin et, derrière, parce qu'on a ralenti pour se repérer un peu, un million de furieux qui klaxonnent et vous invectivent – « Paysan »!

PP. L'espace dans lequel vous vivez pendant la plus grande partie de l'année, celui de la grande banlieue, il appartient à l'histoire, celui-ci ?

Pleinement. Je suis à une demi-heure du cœur du pays, du foyer des valeurs, de Paris. Le destin est ironique. Toute mon ambition, à dix-sept ans, allait à devenir instituteur dans la campagne voisine. Quoi de moins surprenant ? Il existe une affinité structurale entre le monde rural et l'enseignement primaire.

CM. Comment avez-vous vécu les études ? Comment vous êtes-vous approprié

les grands récits de l'histoire, les récits hégélien, marxiste ?

Dans un effroi émerveillé. Quoi ! Des hommes qui étaient morts depuis longtemps avaient déjà décrit en termes éclatants la grande affaire où nous étions pris, les démêlés de l'Esprit avec le monde, ceux des classes antagonistes dans le procès de production, depuis l'origine de l'histoire. J'étais le premier de ma lignée à tenir, d'une main qui tremblait, ces textes prodigieux, à en éprouver l'incroyable contrecoup. Ils nous arrachaient à la nuit profonde, balbutiante où nous étions plongés. Ils obligeaient à rapporter nos petits agissements, et les pauvres vues qui vont avec, au seul point de vue qui vaille, celui de l'universel. Cette formule de Hegel, dont je suis sûr : « Car le vrai est le tout et le tout, le vrai. »

Un des premiers bénéficiaires de l'exil a été la rencontre, à Limoges, en classe préparatoire, de jeunes gens issus des départements voisins, de la Creuse, de la Haute-Vienne, qui se sont chargés de mon édification. C'est que le monde entrainait, avec nous, en sa « verte jouvence ». Ses intercesseurs n'étaient plus les hommes mûrs auxquels est traditionnellement dévolue la transmission des significations majeures mais des gamins de dix-sept et dix-huit ans qui débitaient, soudain, des énormités proprement inouïes avec un sérieux très au-dessus de leur âge. Telles étaient l'ampleur, la rapidité du changement que les adultes – *ad ultima*, les êtres achevés – étaient dépassés. À nous d'inventer le temps nouveau, le présent.

CM. Ce que vous dites là éclaire un pan de votre écriture, qui est le désir d'une histoire universelle. Je pense à *Une chambre en Hollande*, où s'esquissent un désenchevêtrement, une montée du point de vue qui permettent de voir plus loin, plus haut. Un processus historique que vous n'orientez pas mais qui conserve une cohérence suffisamment forte pour rester lisible. Il me semble encore que dans *B-17 G* passe une figure qui ironise sur cette prétention à prendre une vue d'ensemble de l'histoire. C'est le physicien Freeman Dyson, qui, perché dans un arbre, rêve d'une réconciliation de l'humanité par l'aviation avant de se retrouver affecté au bureau d'études des bombardiers qui vont écraser les villes allemandes sous les bombes.

La rencontre des rêveries de bonheur universel avec le réel leur est généralement funeste. Mais on ne revient pas en arrière. Ceux qui, les premiers, Descartes dans son poêle, Rousseau dans sa chaumine, Kant à Königsberg, Hegel à Iéna, ont délibérément inscrit leurs pensées, et leurs actes, dans la perspective de l'universel ont simplement devancé, en pensée, l'intégration de l'humanité dans un espace unifié de travail, d'échange et de communication. Seulement, au lieu que ce processus s'accomplisse par les voies éthérées, iréniques du concept et de la communion mystique, ce sont les chemins sanglants de la lutte qu'il a empruntés.

Je suis de mon temps. Nul n'est plus censé ignorer les récits totalisants de la modernité. Mais le dernier chapitre a jeté sur les précédents une ombre terrible. Leur sens, c'est-à-dire leur fin, s'est obscurci. La question est de nouveau ouverte, le mouvement qui nous emporte, énigmatique. « Le présent sans besoin » où nous allions entrer, selon Hegel, avec la fin de l'histoire n'est pas pour demain.

PP. Vous exprimez souvent, dans votre journal, la crainte que votre vie s'éparpille dans les détails du quotidien, que vous combattez en les notant, la machine à laver, les pannes de voiture, le métier. Est-ce que l'entreprise de votre *Carnet de notes* pourrait finir par enregistrer de l'histoire ?

Il faudrait que je sois mort pour répondre convenablement. Deux parts, au moins, de notre sens nous échappent : celle qu'il faut bien abandonner aux mains d'autrui et puis celle que la mort nous imputera.

L'impression que les choses me font est sans doute pondérée par le fait d'y revenir, de les écrire, par la « raison graphique », au sens littéral que Jack Goody a donné à cette expression. L'écrit objective, ordonne, clarifie, dépersonnalise. Mais j'ai constaté la justesse d'une phrase de Norbert Elias : « L'homme n'est pas tant un être qu'un devenir. » J'ai vérifié, cent fois, que celui qui portera mon nom, demain, désavouera celui qui en est affublé, aujourd'hui. J'ai peur que les notes quotidiennes

n'enferment plus, bientôt, qu'illusions, méprises, néant. Et alors les mots de Hamlet me reviennent – « *Words, words, words* ». Mais le sens dernier, impénétrable qui nous attend, nous n'en serons pas affectés lorsqu'il nous sera notifié. Nous ne serons plus là pour l'entendre.

PP. Michelet, qui tenait un journal intime, en tirait un bénéfice. Il disposait d'un point de vue réflexif. Il procédait régulièrement à des bilans. Il relisait une partie de son journal et relevait les échos que sa propre histoire rencontrait dans celle qu'il rédigeait. Il y a bien quelque chose de cet ordre-là pour quelqu'un qui commence une chronique, qui la maintient de façon volontaire, continue?

Sans doute. Tenir registre des événements petits et grands dont nos vies sont tissées n'est pas tout à fait en vain. La main de l'oubli n'enlèvera pas les traces, ne brouillera pas l'ordre des faits. Ils sont à l'abri des remaniements plus ou moins inconsistants auxquels nous procédons pour composer avec le passé, l'accorder aux intérêts actuels, alléger le fardeau des jours, le poids du remords, la traîne des regrets.

Le dirai-je? J'aurais aimé disposer, parfois, d'une petite notice indiquant, noir sur blanc, la marche à suivre dans les sombres, les tortueux défilés où je m'enfonçais. J'y vois la nostalgie du temps cyclique des sociétés agraires, où l'on répétait à l'identique ses devanciers. Il a fallu inventer nos vies, passer

par profits et pertes nos commencements, raser les fondations, couper les ponts. Il m'arrive d'imaginer, par un retournement fictif de l'axe temporel, que ces notes du passé sont le texte dont j'aurais voulu disposer. Le piquant, c'est qu'il comporte le sombre et l'amer, le tragique qui nous seraient épargnés si notre discernement était parfait, notre vouloir sans limites, notre vie un roman dont les parties se lieraient harmonieusement les unes aux autres et chacune à la totalité.

Pour revenir à Michelet, il a conçu sa vie comme un abrégé explicite des vingt siècles qu'avait duré l'histoire du peuple français. De là sa maxime directrice, « J'ay haste », qu'il avait prise à la maison de Bourgogne et sur laquelle il a réglé son existence laborieuse, minutieuse, héroïque.

CM. Vous dites vous sentir, à la fois, différent et proche de Michelet.

Je ne suis occupé que d'un paragraphe obscur, comme marginal, de la grande histoire mais j'ai souci de le rattacher au grand livre.

Michelet est un historien, pas moi. Mais je le tiens, aussi, pour le premier prosateur français du XIX^e siècle. Aucun écrivain n'a opéré pareille synthèse entre la vie que nous menons, chacun, à hauteur d'homme, ancré corporellement, sous l'incertaine lueur de la conscience, et les grands jeux de force, les puissantes dynamiques qui sont l'histoire même et nous emportent. Du duc Emmanuel, Michelet écrit: « Ce prince des marmottes, bossu de Savoie, ventru de Piémont ». De Philippe V

d'Espagne: « À la fin, il était animal. Il devenait velu. Il lui poussait des griffes. » Michelet a un style, c'est-à-dire une vision neuve, à l'image de l'âge neuf où l'humanité vient d'entrer, de l'ère contemporaine. L'histoire façonne, pétrit les individus et les individus deviennent plus grands qu'eux-mêmes, se font les agents de l'histoire.

CM. Pour Michelet, la transmission est possible, alors que votre monde à vous...

... est mort. Michelet était de Paris. Je sors de la Corrèze, qui est elle-même pour sortir de l'histoire, à supposer qu'elle y soit jamais entrée. Les choses qui m'occupent, dont je parle – je n'en connais pas d'autres – vont bientôt s'absenter. Pour l'instant, c'est comme un décor de théâtre après que la pièce a été jouée. Les routes, les maisons sont toujours en place mais les acteurs ont disparu. La fin est proche et ce sera le retour de l'origine, le règne des grands bois.

PP. Est-ce que vos passions naturalistes, comme l'entomologie, ont pu vous donner une sensibilité au détail?

Je serais tenté de répondre en inversant l'ordre de la question. Le goût baroque des insectes, l'attention passionnée, irrationnelle aux inépuisables raffinements des trois règnes sont la projection des vues étroites que m'a prescrites le monde retardataire, resserré où je suis né. On ne fait qu'intérioriser l'extérieur.

Mais ce souci du détail a pu avoir son utilité aux heures troublées de l'adolescence, quand il fallait

se décider à partir des indices ténus, peu sûrs, qui étaient tout ce qu'on avait. Il y allait, je le sentais, du restant de mon âge. La plus grande attention s'imposait, sous peine de se tromper de vie, rien de moins. Le diable est dans les détails.

Œuvres de Pierre Bergounioux évoquées dans cet entretien

Miette, Gallimard, 1995.

La Mort de Brune, Gallimard, 1996.

Le Chevron, Verdier, 1996.

B-17 G, Les Flohic éditeurs, 2001 ; rééd. Argol, 2006, suivi de « Smith », de Pierre Michon.

Les Forges de Syam, Éditions de l'Imprimeur, 2001 ; rééd. Verdier/poche, 2007.

Back in the sixties, Verdier, 2003.

Carnet de notes. Journal (1980-1990), Verdier, 2006.

Carnet de notes. Journal (1991-2000), Verdier, 2007.

Une chambre en Hollande, Verdier, 2009.